

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Littérature américaine **Flora Rheta Shreiber Sybil (1973)**

Pierre E. Brodin

Volume 17, Number 4 (100), July–August 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30985ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brodin, P. E. (1975). Littérature américaine : Flora Rheta Shreiber Sybil (1973). *Liberté*, 17(4), 118–124.

Littérature américaine

FLORA RHETA SCHREIBER SYBIL (1973)

Sybil, l'ouvrage à très grand succès de Flora Rheta Schreiber, n'est pas un roman : c'est l'histoire authentique de Sybil Isabel Dorsett, une Américaine née en 1923, qui, pendant les trente-cinq premières années de sa vie, fut habitée par différentes personnalités. L'auteur s'est bornée à changer le nom de son personnage, afin de sauvegarder l'anonymat de celle-ci. Tout le reste est vrai.

Ecrivain, professeur, psychologue, Flora Rheta Schreiber était particulièrement qualifiée pour retracer la vie de Sybil. Elle l'a fait avec l'aide de Sybil elle-même et du Dr Cornelia Wilbur, la psychanalyste qui a soigné et guéri la malade.

Le « cas » de Sybil est, évidemment, assez exceptionnel. Mais il est loin d'être unique. Il s'inscrit dans la ligne des cas d'hystérie ou de dédoublement de la personnalité soignés en Europe par Charcot ou Freud. On a fait remarquer également que Sybil a des affinités avec un certain nombre de personnages de la fiction littéraire classique tels que celui du Dr Jekyll et de Mr Hyde, celui de Peter Schlemihl, « l'homme qui a perdu son ombre », ou encore, l'Etudiant de Prague, « l'homme qui a vendu son reflet ». Il s'agit donc d'autre chose que d'une simple anomalie clinique. L'ouvrage de Mrs. Schreiber, qui se lit comme un roman psychologique, ne manquera pas de fasciner tous ceux qui sont intéressés, de près ou de loin,

par les problèmes du « double », du « subconscient » et de l'inconscient.

L'épisode étrange et inquiétant décrit par Mme Schreiber dans le premier chapitre de son récit, s'est déroulé en janvier 1958. Sybil était à New-York, à la porte d'un laboratoire de l'Université de Columbia, à 8 h 45 du soir. Elle « enchaîne », après un laps de temps de cinq jours, à Philadelphie, où elle a vécu dans une chambre d'hôtel, sous un autre nom. Quand elle se « réveille » ou se « retrouve » en tant que Sybil, elle a tout oublié. Les cinq jours en question sont un trou béant dans sa mémoire.

Partant de cet épisode, l'auteur remonte en arrière et nous retrouvons Sybil, âgée de vingt-deux ans, en 1945. C'est une jeune fille intelligente, sensible, très douée pour les arts (musique et peinture), mais fragile et anxieuse. Elle a déjà consulté une femme psychiatre, le Dr Cornelia Wilbur. Celle-ci, qui débute dans la carrière, ne deviendra psychanalyste que quelques années plus tard. Le Dr Wilbur a commencé à soigner Sybil, qui a un « problème » de « nerfs ». Mais le traitement a été interrompu en partie à cause d'une pneumonie qui envoie Sybil à l'hôpital, mais surtout parce que la mère de la jeune fille, « Hattie » Dorsett, hostile à tout ce qui touche à la psychiatrie, ne permet pas à Sybil de reprendre contact, une fois guérie, avec le Dr Wilbur. Le traitement ne sera continué que neuf ans plus tard, en 1954, après la mort de Mme Dorsett.

Au cours d'une des séances de psychanalyse, Sybil révèle au docteur Wilbur un de ses « doubles ». Elle devient tout d'un coup Peggy Lou Baldwin, une jeune personne très différente de Sybil ; Peggy Lou parle avec un accent, une voix de gamine effrontée, elle emploie un langage négligé (alors que Sybil a un vocabulaire choisi et correct), elle déchire ses lettres en mille morceaux, elle casse les vitres et, d'une façon générale, a une personnalité franchement agressive. Elle déclare également que Mme Dorsett n'est pas sa mère, qu'« on ne peut pas se fier aux hommes », et qu'elle habite, non pas la grande ville comme Sybil, mais Willow Corners, un petit village de la campagne américaine. Peggy Lou a même, chose étonnante, des traits

physiques différents de ceux de Sybil : elle a des lèvres lippues, négroïdes, alors que Sybil a un visage régulier et fin.

Le Dr Wilbur enregistre au magnétophone tout ce que dit Peggy Lou — comme elle l'a fait pour Sybil et comme elle le fera pour les autres personnalités qui seront révélées par la suite. Elle pourra ainsi, lentement mais sûrement, reconstituer le passé de sa malade, passé que Sybil ignore en grande partie, sans doute parce qu'elle refuse inconsciemment de le confronter et d'en porter le fardeau.

Une troisième personnalité, extrêmement attachante, se révélera au Dr Wilbur en mars 1955. « Vicky » — dont le nom complet est Victoria Antoinette Scharleau, est une jeune femme blonde, gracieuse, cultivée et chaleureuse. Elle a une diction impeccable, s'habille avec goût, a des robes de plusieurs teintes — rose, violet, vert pâle. Elle lit le magazine « sophistiqué » *The New Yorker*, elle adore les romans, le théâtre, elle parle avec intelligence et compétence de questions touchant à la musique et aux arts plastiques. Elle se prétend d'origine française, déclarant qu'elle a des parents qui vivent en France, et émaille sa conversation de mots français, prononcés sans accent, tels que « Mon Dieu », « femme du monde », « femme supérieur », etc. Elle a une excellente mémoire et semble capable d'« analyser » le « cas » de Sybil, sans toutefois jamais s'identifier avec celle-ci.

Le docteur Wilbur et, à sa suite, le lecteur, rencontreront successivement Peggy Ann, double angoissé de Peggy Lou, plus discrète que cette dernière ; Mary Lucinda, contemplative, rêveuse, maternelle ; Marcia Lynn, écrivain et peintre, qui a souhaité la mort de sa mère et porte un lourd complexe de culpabilité ; Vanessa Gail, rousse, jolie, au visage expressif et séduisant qui, comme sa « soeur » Marcia, parle avec un accent britannique ; Nancy Lou qui s'intéresse à la politique ; Sybil Ann, pâle et timide blonde cendrée aux lèvres minces ; Ruthie D., un bébé qui ne grandira pas au-delà de trois ans et demi ; Clara Dorsett, une personne très religieuse, très critiquée de Sybil ; Marjorie, une petite brunette ; une Blonde frisée sans nom ; et, finalement, deux garçons, Mike et Sid, tous deux charpentiers et constructeurs (comme le père de Sybil).

Mike est un brun aux yeux marrons, à la peau olivâtre, Sid a des yeux bleus et une peau claire. Sybil n'apprendra pas tout de suite l'existence de ces différentes personnalités. Tous ses doubles, pendant de longues années, vivront leur vie propre. Lorsqu'ils se présenteront chez le Dr Wilbur, celui-ci les reconnaîtra, au bout d'un certain temps, d'après l'aspect extérieur et surtout à cause de leur accent : il semble bien que Sybil ait eu le talent, inconscient, d'imiter les voix, les accents les plus différents, de charger, chaque fois, son comportement et l'expression de son visage, et de présenter ainsi, chaque fois, une facette originale de son moi « éclaté ».

Le traitement sera long et difficile, connaîtra des hauts et des bas. Le docteur Wilbur, en tout cas, se rend compte de la nécessité d'explorer chacune des personnalités de Sybil, d'isoler les « traumatismes » qui ont pu les créer.

À l'origine, il y a, naturellement, les parents de Sybil et le milieu dans lequel celle-ci a passé ses premières années.

Le milieu, c'est « Willow Corners », un village de province du Wisconsin. L'atmosphère, très raréfiée, y est peu propice à la faitaisie. Les indigènes sont des gens sérieux — extérieurement tout au moins — qui ont l'habitude de consulter, en cas de crise, non pas un psychiatre, mais le pasteur de l'église « fondamentaliste ».

On est « moral » à Willow Corners, et on ne parle jamais en public de choses « sales ». Mais on est aussi pour le moins imprudent lorsqu'on laisse coucher dans la même chambre une petite fille qui a les yeux grands ouverts et un couple qui pratique régulièrement la copulation. Sybil — ou son double Ruthie Dorsett — exposée aux relations sexuelles de ses parents, subira de ce fait un premier « traumatisme » dont elle portera longtemps le poids dans son inconscient.

Une autre « blessure » subie de bonne heure par Sybil a été la mort de sa grand-mère, une des rares personnes avec qui elle pouvait communiquer. Lorsque celle-ci a été emportée par un cancer du col de l'utérus, Sybil avait neuf ans. Elle a voulu, au cimetière, se jeter dans la fosse pour rester avec la grand-mère. Pour se décharger du terrible fardeau créé par l'absence de l'aïeule chérie, l'enfant triste s'invente une remplaçante

agressive, qui sera Peggy Lou. Ce prénom sera d'autant plus aisé à porter que la mère de Sybil n'a jamais aimé le nom de « Sybil » et l'a appelée elle-même Peggy Lou.

Pendant deux ans, Sybil a été Peggy Lou. C'est Peggy Lou, qui, à l'école, a appris les tables de multiplication. Lorsque l'enfant, traumatisée peut-être par le départ d'un de ses petits camarades, retourne à la personnalité de Sybil, celle-ci a beaucoup de difficultés avec les mathématiques et fait le désespoir de sa maîtresse d'école. Sybil a tout oublié de ce que Peggy Lou avait appris.

Sybil a aimé son père, Willard Dorsett, et, subconsciemment, détesté sa mère, Hattie.

Le personnage de Hattie, qui nous est révélé graduellement, est extrêmement intéressant. C'est, plus encore que Sybil, un « cas » psychiatrique. Enfant, Hattie Anderson a été blessée et frustrée par un père tyrannique qui, lorsqu'elle avait quatorze ans, l'a retirée de l'école, où elle faisait de brillantes études pour en faire une vendeuse de magasin. De bonne heure, elle a eu des maux de tête, une tension élevée, des nerfs à fleur de peau. Ajoutez à cela qu'il y avait dans sa famille des cas très nets de schizophrénie : ces hommes, ces femmes, qui faisaient des « fugues » et souffraient d'amnésie, avaient, comme plus tard Sybil, une personnalité « éclatée ». Elderville, la petite ville où a grandi Hattie, était, au moins autant que Willow Corners, une « incubatrice de névroses ».

Hattie était, très vraisemblablement, une psychopathe nerveuse. Au cours de l'analyse, Sybil décrira en détail, avec horreur et fascination, les actes dont sa mère s'est rendue coupable, tant à son égard qu'à l'égard des autres membres de la communauté. Hattie s'est conduite vis-à-vis de sa fille, à plusieurs reprises, comme une sorte de bourreau sadique. Tout ce que nous raconte Sybil est-il exact ? Y a-t-il des choses qu'elle a imaginées ou rêvées ? Peut-être. Le fait subsiste que son larynx a été fracturé, son épaule disloquée — en raison des coups infligés par sa mère, et que son vagin a été brutalisé de telle façon qu'elle n'aura sans doute jamais d'enfants. Le père, d'ailleurs, maintenant remarié avec une femme « normale »,

est convoqué par le Dr Wilbur et corroborera au moins en partie les faits révélés par la psychanalyse.

On peut se demander pourquoi le père, qui savait que sa femme était névrosée, lui a laissé le soin exclusif de l'éducation de Sybil. Il répondra au Dr Wilbur, lorsqu'elle lui posera la question, qu'« il ne pouvait pas enlever un enfant à sa mère ». Il reste que Willard Dorsett, selon toute vraisemblance, a été un faible et, dans une certaine mesure, un « complice » de Hattie. Du moins essaie-t-il de réparer ses erreurs, en ne mettant pas d'obstacles au traitement psychanalytique (malgré ses convictions religieuses) et en paye d'abord irrégulièrement, puis d'une façon un peu moins épisodique, les honoraires du Dr Wilbur. Mais il mourra en 1962 et Sybil devra, pendant plusieurs années, pour assurer sa subsistance et son traitement, essayer de vendre quelques tableaux, recourir à des emprunts et accepter des dons de ses amis.

Comment le Dr Wilbur viendra-t-il à bout de son problème, qui est de permettre à Sybil de réintégrer ses multiples personnalités ? Ce ne sera pas sans peine. Il y aura, associés à la cure analytique, l'emploi de méthodes « actives », telles que les électrochocs et les injections de penthétal destinées à combattre les impulsions suicidaires et les crises de dépression de Sybil.

Les principales étapes du traitement en tout cas, sont liées à la reconnaissance, par Sybil, de ses différents « doubles ». Un jour, le Dr Wilbur lui fait entendre au magnétophone, la voix de Peggy Lou. Elle est d'abord profondément choquée, lorsqu'elle prend conscience que la voix de « Peggy » est celle de sa mère.

Il faudra abolir les frontières entre les différents « moi », récupérer les souvenirs de ceux-ci, les réintégrer à la personnalité de Sybil, appauvrie et presque « ridée » par le départ de ses différents « doubles ». Sybil, après une certaine résistance, finira par accepter ses autres « moi ». Pour le Noël de 1958, elle envoie au Dr Wilbur une série de cartes illustrées par elle, avec des vœux différents exprimés par Sybil, Vicky, Vanessa, Mary, Marcia, Mike, Peggy. Mais elle est encore loin d'être guérie. Jusqu'en 1965, elle restera « déchirée » par des « conflits » intérieurs, et prisonnière dans son « igloo ».

Sybil sera-t-elle jamais complètement guérie ? Oui, en un certain sens, car elle pourra mener, aux abords de la quarantaine, une existence presque normale d'artiste peintre et de professeur d'art.

Il lui manquera d'être une femme complète et une mère de famille. Elle n'osera pas accepter la proposition de Ramon Allegre, un Colombien qui avait déclaré son amour pour elle et qui voulait l'épouser. Mais en 1968, elle pourra écrire à son amie Flora :

... « C'est merveilleux comme les choses vont bien maintenant. Il y a des moments où je ne puis pas croire à ma chance. Je me rappelle tout et je peux dire tout ce qui s'est passé à chaque minute de chaque jour. Vous pouvez comprendre combien il est réconfortant pour moi d'être seulement Sybil, parce que vous m'avez connue quand il en était autrement ... »

En juin 1969, Sybil vient à New-York pour un Congrès de professeurs. Dans cette ville qui pendant onze ans avait été le décor de son moi « éclaté » et fragmenté, elle se promène, seule, avec confiance :

... « Quand j'ai parcouru les rues de New-York, plusieurs souvenirs à demi oubliés sont revenus, mais tout cela sans émotions abusives. Je me rappelais seulement le passé ... Je prenais conscience de ce qui était arrivé à un ancien « moi ». Il y avait la boutique où Peggy Lou achetait ses robes, l'hôtel où Maria et Marcia avaient passé une nuit, le Musée Métropolitain où Vicky rencontrait son amie Marian Ludlow. Je me souvenais de Marian à travers Vicky, qui maintenant faisait partie de moi ; j'eus une bonne conversation avec Marian, que j'acceptais comme *mon* amie ... »

Aujourd'hui, Sybil est respectée de ses collègues, très aimée de ses étudiants. Elle a sa maison, sa voiture, elle paie régulièrement les arriérés des honoraires du docteur Wilbur.

En résumé, elle a une vie riche et surtout *complète*. Sybil est ressuscitée.

PIERRE E. BRODIN